

## SINPLIFIONS...

---

Quelques camarades qu'intéressa l'étude sur l'*Hérédité et l'éducation* pensèrent à la possibilité de la faire paraître en brochure. Mais aussitôt s'engagea la discussion. Devait-on, oui ou non, conserver dans la brochure l'orthographe simplifiée. D'aucuns dirent oui, d'aucuns dirent non. La raison invoquée pour la négative fut la difficulté qu'on peut éprouver à lire cète orthographe remaniée. Certes, je ne nie pas qu'à première vue on se sente un peu dérouté, que les vieilles habitudes ne se trouvent absolument choquées par cète petite révolution accomplie dans la sainte orthographe si pieusement enseignée dès l'enfance. Mais en vérité l'argument compte peu si l'on songe à la facilité avec laquelle on s'habitue à cète nouvelle graphie de la langue. Il suffit de lire à haute voix quelques lignes pour comprendre que la langue n'est nullement altérée par ces changements, que la simplification ne s'attaque qu'aux complications sans raison, aux non sens innombrables que présente l'orthographe actuelle.

En vérité, il est bien peu de camarades qui donent contre l'orthographe simplifiée d'autres raisons que cèle précitée. Tous s'accordent en général à reconnaître l'utilité de simplifications et beaucoup même m'accusent de tiédeur dans mes opinions. Ils désireraient que la révolution soit complète, que je ne me borne pas seulement aux quelques réformes que je propose, d'accord avec des professeurs et des hommes dont la compétence et la bonne volonté sont incontestables. Ils voudraient que tout graphique sans utilité absolue soit supprimé sans autre forme de procès.

Pour ma part je n'y verrais pas grand inconvénient si la langue française ignorait absolument les homonymes. Mais je ne vois pas bien comment nous pourrions nous reconnaître si nous orthographions de la même façon cète série par exemple : des *sains*, des *saints*, des *seins*, des *seings*, des *cinq*, sans parler de *dessin*, *dessein*, *d'essaim*. Dans ce cas d'homonymie il ne me semble pas mauvais qu'une lettre ajoutée, supprimée ou changée marque la différence, d'autant plus que le travail nécessité par ces différences ne serait qu'une partie infime de celui exigé aujourd'hui pour la connaissance intégrale de l'orthographe. D'autre part, le son de certains mots exige encore l'emploi du double *s*, *r*, *n*, *m*, *l*, dans certains cas. Tant que nous nous tenons à changer l'orthographe, nous ne pouvons, dans ces cas, sous peine d'inconséquence supprimer radicalement toutes les doubles consonnes. Il est aussi des lettres inutiles que nous ne changeons pas au commencement de certains mots pour ne pas enlever à ces mots leur valeur, leur originalité parfois, leur son souvent. Si nous écrivons hameau sans *h*, nous devons dire l'ameau et la phonétique sera atteinte. De même le respect que nous gardons à la terminaison a sa cause dans la dérivation des mots ; nous écrivons *respect* parce que nous disons *respecter*.

Mais, malgré toutes ces réserves dans nos réformes concernant la graphie de la langue, combien de changements, de simplifications y apportons-nous. Il serait superflu de redire ici les règles que nous suivons scrupuleusement dans ce travail, mais ce qui est fort intéressant, c'est de rechercher jusqu'à quel point nous suivons la logique qui a amené péniblement au bout d'années et d'années des modifications dans la langue française. Nous avons tous lu quelque peu les vieux auteurs et c'est là, ami grincheux qui te plaint de la difficulté éprouvée à me lire, c'est là que j'aurais bien voulu te voir, te débattant parmi les lettres inutiles et même absolument étrangères au son. *Je te voy estouffans* sans

*doubte de cholere* contre les *sçauans* et contre le *compaing* Rabelais et les *maraulx* lesquels *escripuaient* des *chronicques* tant *ioyeuses*.

Depuis lors, que de changements apportés à l'ortographe et quel démenti formel infligé à tous les vieux gagas de l'Académie qui prétendent faire d'une langue un élément définitif, inébranlable. Qu'ils parcourent Rabelais, Marot ; qu'ils arrivent graduellement à des temps plus modernes. Ils verront fatalement l'évolution suivie, les changements apportés lentement, trop lentement, changements le plus souvent intéressants, tendant à débarrasser le mot d'éléments inutiles, changements allant parfois à l'encontre de la nécessité. En tout cas, bons ou mauvais, ils montrent la vitalité d'une langue qui ne se pétrifie pas dans un cadre définitif. Les décisions prises par des Briand ne peuvent rien contre l'évolution vers le mieux. Elles ne peuvent que nous montrer une insigne mauvaise foi, ou plutôt un désir de contenter les partisans de l'immuabilité de l'ortographe. Monsieur Briand, élève des Jésuites, s'est rapelé au bon moment du talent spécial de ses maîtres pour enseigner des matières s'adressant exclusivement à la mémoire. La réforme de l'ortographe leur enlèverait une bonne partie de leur renommée, et tous, à l'idée de la réforme probable étaient douloureusement émus. Délicatement reconnaissant, et merveilleusement prévoyant M. Briand arrivant au pouvoir décida que la réforme acceptée par ses prédécesseurs ne serait pas faite. Il est bien entendu que nous n'en éprouvons aucune surprise ; les prédécesseurs aïssaient probablement moins pour la logique que pour leur intérêt, le successeur fit de même ; cète fois la logique n'aurait pas avec l'intérêt. Voilà tout.

Ainsi donc la réforme qu'il eut été bon de voir se faire en totalité et d'une façon logique ne se fera que par bribes, selon la fantaisie de nos académiciens. Nous verrons (ou ne nous ne verrons pas, pour cause) dans quelque cent ans des mots alésés de lettres inutiles, d'autres chargés, selon qu'il aura plu à nos augures de découvrir que la logique exigeait telle suppression, ou que l'étimologie voulait vraiment qu'on mette un y là où un i faisait l'office. Il y a quelque cent ans nos aïeux écrivaient une langue bien débarrassée de scories mais pourtant les doublons et les illojismes abondaient plus qu'aujourd'hui ; on écrivait *jetté*, *éclorre*, *groupe*, *secrette*, *méchanisme*, *appercevoir*, *symmétrie*, *sçaurait*, *frippon*, *méthamorphose*, *occupé*, *crystal*, *asyle*, *piquure*, etc., etc. ; l'accent grave n'existait pas, ce qui exigeait l'addition de lettres supplémentaires, mais du moins des mots s'écrivaient de façon logique comme *mistérieusement*, *cigne*, etc., que le progrès a compliqué de l'y.

Il importe pour chanjer la grafie d'une langue de n'obéir pas à des caprices ou à la pression du fait acquis comme le font actuellement nos académiciens, ces bons partisans de la routine. Il faut suivre des règles logiques, et parce qu'on a supprimé un *u* dans *piquure*, donnant ainsi dans ce mot la valeur *c* à *q*, de même faudrait-il supprimer l'*u* lorsque le *qu* a la simple valeur *c* ; même *q* pourrait sans inconvénient être supprimé ainsi que l'inutile *k* et il conviendrait de bien déterminer les valeurs respectives de *c*, *s*, *z*. Nous arriverions ainsi à un peu plus de logique, à beaucoup plus de simplicité, pour le plus grand profit de nos enfants.

Anna MAHÉ.

*l'anarchie* N° 113 – Jeudi 6 juin 1907

## SINPLIFIONS...

Quelques camarades qu'intéressa l'étude sur *l'Hérédité et l'Éducation* pensèrent à la possibilité de la faire paraître en brochure. Mais aussitôt s'engagea la discussion. Devait-on, oui ou non, conserver dans la brochure l'orthographe simplifiée. D'aucuns dirent oui, d'aucuns dirent non. La raison invoquée pour la négative fut la difficulté qu'on peut éprouver à lire cette orthographe remaniée. Certes, je ne nie pas qu'à première vue on se sente un peu dérouter, que les vieilles habitudes ne se trouvent absolument choquées par cette petite révolution accomplie dans la sainte orthographe si pieusement enseignée des Français. Mais en vérité l'argument compte peu si l'on songe à la facilité avec laquelle on s'habitue à cette nouvelle graphie de la langue. Il suffit de lire à haute voix quelques lignes pour comprendre que la langue n'est nullement altérée par ces changements, que la simplification ne s'attaque qu'aux complications sans raison, aux non sens innombrables que présente l'orthographe actuelle.

En vérité, il est bien peu de camarades qui donnent contre l'orthographe simplifiée d'autres raisons que celle précitée. Tous s'accordent en général à reconnaître l'utilité de simplifications et beaucoup même m'accusent de trébucher dans mes opinions. Ils désireraient que la révolution soit complète, que je ne me borne pas seulement aux quelques réformes que je propose, d'accord avec des professeurs et des hommes dont la compétence et la bonne volonté sont incontestables. Ils voudraient que tout graphique sans utilité absolue soit supprimé sans autre forme de procès.

Pour ma part je n'y verrais pas grand inconvénient si la langue française ignorait absolument les homonymes. Mais je ne vois pas bien comment nous pourrions nous reconnaître si nous orthographions de la même façon cette série par exemple des *sains*, des *saints*, des *seins*, des *seings*, des *cing*, sans parler de *dessin*, *dessain*, *d'essai*. Dans ces cas d'homonymie il ne me semble pas mauvais qu'une lettre soit supprimée ou changée marquant la différence, d'autant plus que le travail nécessité par ces différences ne serait qu'une partie infime de celui exigé aujourd'hui pour la connaissance intégrale de l'orthographe. D'autre part le son de certains mots exige encore l'emploi du double *s*, *r*, *n*, *m*, *l*, dans certains cas. Tant que nous nous tenons à changer l'orthographe, nous ne pouvons, dans ces cas, sous peine d'inconscience supprimer radicalement toutes les doubles consonnes. Il est aussi des lettres inutiles que nous ne changeons pas au commencement de certains mots pour ne pas enlever à ces mots leur valeur, leur originalité parfois, leur son souvent. Si nous écrivions *hameau* sans *h*, nous devrions dire l'ameau et la phonétique sera ataquée. De même le respect que nous gardons à la terminaison a sa cause dans la dérivation des mots; nous écrivons *respect* parce que nous disons *respecter*.

Mais, malgré toutes ces réserves dans nos réformes concernant la graphie de la langue, combien de changements, de simplifications y apporterions-nous. Il serait superflue redire ici les règles que nous suivons scrupuleusement dans ce travail, mais ce qui est fort intéressant, c'est de rechercher jusqu'à quel point nous suivons la logique qui a amené péniblement au bout d'années et d'années des modifications dans la langue française. Nous avons tous lu quelque peu les vieux auteurs et c'est là, ami grincheux qui te plains de la difficulté éprouvée à me lire, c'est là que j'aurais bien voulu te voir, te débattant parmi les lettres inutiles et même absolument étrangères au son. Je te voy *estouffans* sans *double de chaler* contre les *seauans* et contre le *compating* Rabelais et les *maraulx* lesquels *escripuaient* des *chroniques* tant *soyeuses*.

Depuis lors, que de changements apportés à l'orthographe ou quel élément formel inutile à tous les vieux gags de l'Académie qui prétendent faire d'une langue un monument définitif, inébranlable. Qu'ils parcourent Rabelais, Marot; qu'ils arrivent graduellement à des temps plus modernes, ils verront fatalement l'évolution suivie, les changements apportés lentement, trop lentement, changements le plus souvent intéressants, tendant à débarrasser le mot

d'éléments inutiles, changements allant parfois à l'encontre de la nécessité. En tout cas, bons ou mauvais, ils montrent la vitalité d'une langue qui ne se pétrifie pas dans un cadre définitif. Les décisions prises par des Briand ne peuvent rien contre l'évolution vers le mieux. Elles ne peuvent que montrer une insigne mauvaise foi, ou plutôt un désir de contenter les partisans de l'immuabilité de l'orthographe. Monsieur Briand, élève des Jésuites, s'est rappelé au bon moment du talent spécial de ses maîtres pour enseigner des matières s'adressant exclusivement à la mémoire. La réforme de l'orthographe leur enlèverait une bonne partie de leur renommée, et tous, à l'idée de la réforme probable, étaient douloureusement émus. Délicatement reconnaissant, et merveilleusement prévoyant M. Briand arrivant au pouvoir décida que la réforme acceptée par ses prédécesseurs ne serait pas faite. Il est bien entendu que nous n'en éprouvons aucune surprise; les prédécesseurs ajsaient probablement moins pour la logique que pour leur intérêt, le successeur fit de même; cette fois la logique n'allait pas avec l'intérêt. Voilà tout.

Ainsi donc la réforme qu'il eût été bon de voir se faire en totalité et d'une façon logique ne se fera que par bribes, selon la fantaisie de nos académiciens. Nous verrons (ou nous ne verrons pas, pour cause) dans quelque cent ans des mots aléjés de lettres inutiles, d'autres chargés, selon qu'il aura plu à nos augures de découvrir que la logique exigeait telle suppression, ou que l'étimologie voulait vraiment qu'on mette un *y* là où un *i* faisait l'office. Il y a quelque cent ans nos aïeux écrivaient une langue bien débarrassée de scories mais pourtant les doublons et les illojismes abondaient plus qu'aujourd'hui; on écrivait *jellé*, *éclorre*, *groupe*, *secrette*, *méchanisme*, *apperecevoir*, *symmétrie*, *scarariti*, *frippoti*, *méthanorphose*, *occappé*, *crystal*, *asuje*, *piquure*, etc., etc.; l'accent grave n'existait pas, ce qui exigeait l'addition de lettres supplémentaires, mais du moins des mots s'écrivaient de façon logique comme *misérablement*, *cigne*, etc. que le progrès a corrigé de l'y.

Il importe pour changer la graphie d'une langue de n'obéir pas à des caprices ou à la pression du fait acquis comme le font actuellement nos académiciens, ces bons partisans de la routine. Il faut suivre des règles logiques, et parce qu'on a supprimé un *u* dans *piquure*, donnant ainsi dans ce mot la valeur *e* à *q*, de même faudrait-il supprimer l'*u* lorsque le *qu* a la simple valeur *e*; même *q* pourrait sans inconvénient être supprimé ainsi que l'inutile *k* et il conviendrait de bien déterminer les valeurs respectives de *c*, *s*, *z*. Nous arriverions ainsi à un peu plus de logique, à beaucoup plus de simplicité, pour le plus grand profit de nos enfants.

Anna MAHÉ.